



André Durand présente

**“Le paysan parvenu
ou Les mémoires de M^{***}”
(1734-1735)**

roman de MARIVAUX

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

la genèse (page 2)

l'intérêt de l'action (page 4)

l'intérêt littéraire (page 5)

l'intérêt documentaire (page 6)

l'intérêt psychologique (page 9)

l'intérêt philosophique (page 11)

la destinée de l'œuvre (page 12)

Bonne lecture !

Résumé

Première partie

Jacob, qui ne veut pas dire son nom, paysan devenu M. de La Vallée et retiré à la campagne fortune faite, seigneur du village champenois qui l'a vu naître, prend la plume pour raconter sa vie, évoquer les étapes de son ascension, indiquant : «*Le titre que je donne à mes Mémoires annonce ma naissance*», ajoutant : «*C'est une erreur, au reste, que de penser qu'une obscure naissance vous avilisse, quand c'est vous-même qui l'avouez, et que c'est de vous qu'on la sait*», tenant à s'amuser en racontant sa vie, annonçant : «*Il faut qu'on s'accoutume de bonheur à mes digressions*».

Cadet d'un fermier, il était, à l'âge de dix-huit ans, un «*beau garçon*», brillant de jeunesse et de santé, d'esprit vif et rusé, quand il sortit pour la première fois, mais définitivement, du village, son père l'ayant envoyé, à la place de son frère, livrer aux seigneurs du village, dans leur hôtel particulier de Paris, le vin récolté sur leurs terres. Ces seigneurs n'appartenaient pas à la noblesse. C'étaient des financiers enrichis, qui avaient acquis récemment une terre nobiliaire. La dame voulut le voir, et le reçut à sa toilette. Lui, qui s'était vite rendu compte qu'il plaisait aux femmes, prenant plaisir à la regarder, lui jetant un coup d'œil égrillard, lui laissa comprendre qu'il la trouvait jolie ; elle ne s'en offensa pas, apprécia au contraire son air naïf, et désira même le prendre sous son aile pour qu'il devienne «*quelque chose*». Il resta donc à Paris, et se sentit «*tout d'un coup d'un appétit de fortune.*» Elle fit de lui le valet d'un enfant, le neveu de son époux.

Le couple des seigneurs n'était plus très uni : «*Monsieur*» et «*Madame*» couraient les aventures, se livraient à un «*petit libertinage*». Une des femmes de chambre, une jolie brune du nom de Geneviève, qui n'aurait pas été fâchée, elle non plus, de s'unir à Jacob, à laquelle il dit qu'il l'aimait de façon peu courtoise, lui raconta que «*Monsieur*» lui avait fait une cour acharnée avec accompagnement de présents, de bijoux et d'argent ; mais elle ne lui révéla pas ce qui s'en était suivi : elle était devenue sa maîtresse et était grosse de ses oeuvres. «*Madame*» lui fit faire un habit, et il en fut très fier. Quand il comprit qu'il faisait de l'effet à «*Madame*», il ne ressentit plus le même intérêt pour Geneviève, mais celle-ci l'aimait de plus en plus.

Un jour, «*Monsieur*», ayant fait venir Jacob, lui dit qu'il était un bon domestique, intelligent, spirituel, et qu'il voulait le récompenser en conséquence. Pour cela, il avait résolu de le marier à Geneviève, à laquelle il donnerait une dot convenable, lui laissant vingt-quatre heures pour se décider. Mais Jacob, même si Geneviève lui plaisait, refusa, répugnant à jouer le mari complaisant. «*Madame*», mise au courant, ne fit qu'en rire. «*Monsieur*» se fâcha, Geneviève pleura.

Pendant qu'on se querellait, on apprit que le financier avait été frappé d'un coup d'apoplexie. Ce fut la ruée des créanciers, et la ruine. Les domestiques s'emparèrent de ce qui leur tombait sous la main. «*Madame*» se retira dans un couvent. Elle «*n'avait jamais su ce que c'était que chagrin, et dans la triste expérience qu'elle en fit alors, je crois que l'étonnement où la jetait son état lui sauvait la moitié de sa douleur*», note Jacob, qui, pour sa part, se trouva sur le pavé, plus riche seulement d'une certaine expérience.

Il pensa s'en retourner vers son village. Mais, se rendant compte qu'il avait changé, il décida de rester dans une auberge, et de trouver fortune à Paris. Passant sur le Pont Neuf, il aperçut une femme qui se trouvait mal. Il la soutint et la conduisit chez elle, estimant qu'elle pouvait être âgée de quarante ans (elle en avait, en fait, cinquante), mais était encore appétissante. Elle vivait avec sa sœur aînée, une dévote sèche, tandis qu'elle était une dévote tendre. Il fit la connaissance de Catherine, la cuisinière, la flatta beaucoup, et se mit en valeur. Il fut vite hébergé, et entra au service des dévotes dont il put constater l'hypocrisie lors des repas, puisqu'elles faisaient comme si elles n'avaient jamais faim.

Deuxième partie

On apprend que les deux sœurs sont des demoiselles Habert. Vint les voir un ecclésiastique, leur directeur de conscience, l'abbé Doucin, qui, au nom de leur salut et avec des allures doucereuses, exerçait sur elles une véritable tyrannie. Comme il n'approuva pas la décision de garder Jacob, la

zizanie fut ainsi semée entre elles, la cadette s'énervant, car elle voulait le garder, ce que, caché derrière la porte, il entendit. M. Doucin vint lui parler, mais le jeune homme lui opposa bien plus de répartie que prévu, ce qui vexa le prêtre. Les deux sœurs se séparèrent violemment.

La cadette, vouant à Jacob un pitoyable amour, emménagea avec lui dans un meublé du quartier Saint-Gervais, tenu par la serviable mais bavarde et indiscreète Mme d'Alain, et sa fille, la jeune et coquette Agathe, deux femmes auxquelles le jeune homme ne déplaisait pas, et pour lesquelles il se créa un personnage en ajustant ses regards. Mlle Habert le présenta comme étant son cousin, lui donnant le nom de M. de La Vallée. Agathe lui faisant les yeux doux, Mlle Habert se lança dans une sorte de scène de jalousie, et il s'emporta, tant il était fâché. Finalement, il reconnut qu'il l'aimait, et elle en fit autant. Six jours après leur rencontre, Mlle Habert proposa à Jacob, ébloui, de l'épouser. Ils décidèrent de se marier, ne mettant au courant que leur hôtesse, qui les critiqua beaucoup.

Mais le mariage fut retardé, parce que, alors que le couple avait tout préparé pour la cérémonie religieuse, le prêtre qui devait officier refusa de le bénir, car c'était l'abbé Doucin. Il y eut quand même un dîner où, sans gêne, ils racontèrent toute leur vie. Et, ainsi le jeune homme et la jeune femme, mais qui jouissait d'une rente de plus de quatre mille livres, eurent leur nuit de noces où elle laissa s'épanouir une sensualité jusque-là confinée à la gourmandise.

Cependant, il succomba aux charmes d'Agathe qui, en le servant, l'aguicha. Partagé entre ces deux femmes, il avoua : *«J'étais ravi d'épouser l'une et de plaire à l'autre : et on sent fort bien deux plaisirs à la fois»*. De son épouse, qui lui montrait une affection à la fois filiale et désirante, il dit : *«Quand on aime, on a l'oeil à tout, et son âme se partageait entre le souci de me voir si aimé et la satisfaction de me voir si aimable.»*

Troisième partie

Un matin, le président d'un tribunal fit chercher M. de La Vallée. Mademoiselle Habert aînée, provoquant un esclandre, le sommait de renoncer à ce mariage disproportionné. Plein d'esprit d'à-propos, de crânerie même, il plaida si habilement sa cause qu'il la gagna. Tout le monde lui était favorable, surtout l'épouse du président du tribunal, Mme de Ferval, que mademoiselle Habert aînée avait pourtant d'abord montée contre lui. Cette fausse dévote quinquagénaire, en qui Jacob voyait une déesse, était une personne à l'air posé, au regard sérieux ; mais, en l'examinant bien, on voyait que tout cela était feint ; elle avait beaucoup d'esprit, et tenait à passer pour bonne, mais elle s'arrangeait de manière à faire faire par autrui les médisances qu'elle ne voulait pas se permettre, se posant en protectrice des gens qu'elle perdait de réputation par la bouche des autres. Jacob étant fort à son goût, après l'avoir tiré à part sous prétexte de lui remettre une lettre pour sa future, elle trouva le moyen de le lui dire, et l'engagea à venir la voir.

Le mariage eut enfin lieu. Mais, le lendemain, Jacob fut impliqué dans une bagarre, et fut arrêté, mis en prison. Cependant, Mme de Ferval le fit remettre en liberté.

Quatrième partie

Jacob alla remercier Mme de Ferval. Elle le reçut de la manière la plus aimable et la plus provocante, étant en train de lire, vêtue d'un déshabillé, allongée sur un sofa. D'où une déclaration d'amour et une promesse de se revoir, non pas chez elle, à cause de sa situation dans le monde, mais dans une petite maison isolée du boulevard, celle d'une certaine Mme Rémy qui lui devait un service. Elle arriverait par le jardin et lui par la rue.

Comme on venait de prendre ces arrangements, Mme de Fécur, une dame de quarante ans, fraîche, grassouillette et sans façon, fit son entrée. Mme de Ferval lui recommanda Jacob, qui se sentait timide en sa présence, et la pria de demander une place pour lui à son beau-frère, qui était dans la finance. Aussitôt, Mme de Fécur emmena Jacob dans une pièce voisine, pour écrire avec lui une lettre au beau-frère en question. Tout en essayant des plumes, elle causa avec lui, lui fit compliment de sa beauté, et le poussa si bien qu'il finit par lui dire qu'elle lui plaisait. Elle lui remit alors la lettre pour le financier, M. de Fécur, qu'il lui fallait aller trouver à Versailles, et lui fit promettre de venir la voir. Il pourrait la rencontrer à toutes les heures de la journée, mais plus spécialement le matin.

Le lendemain, Jacob se rendit à Versailles dans la voiture publique. Il avait trois compagnons de voyage. L'un raconta ses ennuis : il avait une femme dévote qui lui rendait la vie insupportable, et il plaidait en justice pour obtenir une séparation. Les autres voyageurs étaient un officier et l'auteur d'un roman peu décent. À Versailles, dans l'antichambre du financier, Jacob trouva nombre de personnes qui attendaient et qui causaient, car cet homme important était en train d'écrire. Jacob put enfin lui donner la lettre de Mme de Fécour. Le financier se plaignit d'être accablé par sa belle-sœur de recommandations, et toujours en faveur de jeunes gens qui ne savaient rien faire. Il se moqua ouvertement de Jacob, mais lui promit cependant une place.

À ce moment, entrèrent une jeune dame, la touchante Mme d'Orville, et sa mère. Comme le mari de la jeune dame était souvent malade, on l'avait renvoyé, et elle suppliait M. de Fécour de le garder encore. «*Impossible. Je viens de donner la place à ce jeune homme.*» répondit-il. Jacob, en voyant l'affliction des deux dames et surtout les beaux yeux de la plus jeune, ému par sa détresse, déclara noblement qu'il ne pouvait accepter cette place lucrative s'il fallait en priver quelqu'un qui en avait absolument besoin, et qu'il pouvait attendre, cela sous l'oeil désabusé, mais approbateur, du financier qui s'en alla sans rien promettre à personne. Un personnage petit, trapu et tout rond, qui se trouvait là, rejoignit les deux dames dans l'escalier, et leur demanda de venir avec Jacob, dans le courant de l'après-midi, à une adresse qu'il leur donna. Jacob fut invité à dîner par Mme d'Orville qui voulait le remercier.

Ils se rendirent chez ce M. Bono, qui les reçut un cure-dent à la main, et leur fit raconter leur histoire, tout en regardant la pendule de temps en temps, car il n'avait qu'un quart d'heure à leur accorder. La jeune dame expliqua pourquoi elle s'était mariée : un jeune homme amoureux d'elle l'avait sauvée d'un loup, et avait été blessé ; aussi, alors qu'elle avait un prétendant, un bourgeois, elle épousa son sauveteur, par reconnaissance. Mais son mari avait perdu toute sa fortune dans un procès. M. Bono leur déclara que, touché de l'infortune de ces dames, et de la générosité peu commune de Jacob, il promettait de s'occuper d'eux.

Cinquième partie

À son retour de Versailles, à peine sorti du carrosse que M. Bono lui avait fourni, Jacob prit un fiacre pour se rendre chez la Rémy, où Mme de Ferval lui avait donné rendez-vous, et l'attendait. Alors qu'ils roucoulaient, on entendit le bruit d'une querelle dans la pièce voisine. Un homme en colère insistait auprès de Mme Rémy pour entrer. Finalement, surgit cet homme, qui était bien fait, âgé de trente-cinq ans environ. Jacob prit son épée. Mais l'intrus, en apercevant Mme de Ferval, se confondit en excuses. Il avait pris un carrosse mystérieux à la porte pour celui d'une dame avec laquelle il se rendait quelquefois chez la Rémy. Mme de Ferval prétendit être venue causer avec son «*neveu*» au sujet d'un service qu'elle avait à lui rendre. Or, comme par hasard, cet homme savait très bien que Jacob n'était pas le neveu de Mme de Ferval pour l'avoir vu autrefois paysan chez le seigneur de son village. Et il se répandit en amabilités à l'égard de Mme de Ferval qu'il connaissait très bien également. Jacob, qui était vexé d'avoir été appelé par son prénom par cet homme, et qui avait trouvé un prétexte pour sortir, se cacha dans une pièce voisine. Au moment où la conversation de cet homme et de Mme de Ferval tournait au tendre, qu'il lui faisait même une déclaration d'amour, il fit du bruit, involontairement, et le couple se retira, mais évidemment pour se revoir ailleurs.

Jacob alla alors chez Mme de Fécour. N'ayant trouvé personne pour l'annoncer, il arriva jusqu'à son lit. Elle était malade, se croyait mourante, et sa sœur, laide et agressive, qui lui faisait la lecture, reçut très mal l'importun. Mais Mme de Fécour fut au contraire très aimable avec lui, l'engageant cependant à ne revenir la voir que lorsqu'elle serait guérie. Il revint donc au domicile conjugal, où l'attendait sa femme, pleine d'indulgence et d'amour, et de plus en plus heureuse d'avoir un mari, et de pouvoir aimer un homme sans pécher.

Le lendemain, pendant qu'elle se rendait aux vêpres, il alla voir Mme d'Orville. Alors qu'il allait entrer chez elle, il aperçut un jeune homme de son âge se défendant contre trois autres qui l'attaquaient l'épée à la main. Il s'élança au secours du plus faible, dégaina, et mit en fuite les assaillants. Or l'homme qu'il avait sauvé était le comte d'Orsan, neveu du premier ministre. Comme il était blessé, on le transporta chez Mme d'Orville, qui offrit très gracieusement sa maison. Pendant que le chirurgien le

pansait, Jacob fit plus ample connaissance avec les hôtes. On le remercia de n'avoir pas accepté la place de M. d'Orville. On promit de se revoir, et le comte, qui était tombé amoureux de Mme d'Orville, et qui était remis, emmena Jacob dans sa voiture. Chemin faisant, il lui apprit le sujet de la querelle. Une dame, qu'il avait rencontrée au théâtre et reconduite jusqu'à sa voiture, l'avait autorisé à aller la voir. Mais elle avait un protecteur, qui s'était formalisé des visites du comte, et s'était embusqué dans l'escalier avec deux de ses amis pour lui faire un mauvais parti. C'est alors que Jacob était venu à son aide. Il l'en remercia encore une fois, et lui promit de le protéger et de faire sa fortune, celle dont le narrateur jouit.

En attendant, il le mena au Théâtre-Français où l'on jouait "*Mithridate*", et, dans le «chauffoir» du théâtre, le lieu le plus élégant de Paris, Jacob commit des gaucheries que son protecteur ne vit pas ou ne voulut pas voir. Jacob termina la cinquième partie de son récit en informant le lecteur qu'il l'entreprendrait dans la sixième partie de «*la grande actrice [...] qui jouait Monime [...] et des acteurs et des actrices qui ont brillé de mon temps*».

Ici finit l'oeuvre de Marivaux, dont on ne sait s'il avait l'intention de tenir sa promesse. Le fait est qu'il ne la tint pas, et qu'il retourna à "*La vie de Marianne*".

Analyse

Intérêt de l'action

On ne sait rien de la genèse, ou plutôt du surgissement, du jaillissement vigoureux et compact, de ces faux "*Mémoires*" entre la deuxième (janvier 1734) et la troisième parties (novembre 1735) de "*La vie de Marianne*", l'histoire de Jacob faisant ainsi pendant à celle de Marianne, parallèlement aux pièces de théâtre, qui continuaient leur train inépuisable, et aux onze feuilles du "*Cabinet du philosophe*", presque entièrement rédigées avant l'automne 1734.

Il n'est pas bien difficile de rattacher "*Le paysan parvenu*" à l'oeuvre antérieure. La tonalité légère, libertine et comique, alors qu'une telle histoire, au sujet scandaleux, semblait vouée au registre cynique, était déjà celle des romans de jeunesse de Marivaux, et elle triomphait dans les comédies. Les expériences burlesques ou rocambolesques auxquelles donnèrent lieu des romans comme "*Le Télémaque travesti*" ou "*Pharsamon*" ne furent pas sans influence sur la conception de celui-ci, qu'on peut considérer comme le plus grand roman comique français depuis Rabelais, du fait de la manière dont Jacob parle de lui-même et des autres. Et on trouve sans peine des passages qu'on dirait sortis tout droit de la bouche d'Arlequin (par exemple dans la première et la troisième parties).

D'autre part, on y retrouve la quête du réalisme social dont témoignaient déjà "*La voiture embourbée*" ou "*Pharsamon*", ce roman d'apprentissage traitant des thèmes de l'ascension sociale et de l'enrichissement par la femme qui avaient déjà inspiré aussi à Marivaux une petite comédie allégorique intitulée "*Le chemin de la fortune*" où un valet nommé La Verdure accédait à l'aisance par le biais de son mariage. Mais nous n'assistons ici qu'au début de l'ascension sociale du héros-narrateur, individu au début démuné et isolé, qui trouve sa place, s'éduque et se reconnaît à l'épreuve du jeu social, avant de se retirer de la mascarade pour mieux se retrouver et se dévoiler.

On peut donc voir dans "*Le paysan parvenu*" un roman picaresque, sinon un roman à tiroirs (des «*digressions*» sont d'ailleurs annoncées dès le début, et la plus flagrante aurait été la sixième partie), à la verve et à la virtuosité étourdissantes. Marivaux met bien en scène une sorte de «picaro», qu'on peut rapprocher de celui qu'Henry Fielding allait créer, Tom Jones, un jeune homme de basse extraction qui a à s'imposer à une société où sa place n'est pas faite, qui ne craint pas d'avoir recours à la ruse et à des procédés illégitimes comme la tromperie et l'escroquerie pour tenter de parvenir à ses fins. Il lui donna des aventures qui sont des accidents plutôt que des malheurs, qui le font accéder à la fortune avec une rapidité qui frise l'invraisemblance. Sur ces aventures, qui ne s'étendent que sur quelques mois, le récit rapide étant marqué par le mouvement et la concision, s'en greffent d'autres dans une sorte d'anarchie narrative, avec un romanesque, dont il avait goûté les vertus au moment même où il le parodiait, et qui réside dans les événements ou dans les sentiments : l'assassinat dans

lequel se trouve impliqué Jacob, ses rencontres avec Mmes de Ferval, de Fécur et d'Orville ; l'aventure de celle-ci, qui a épousé un gentilhomme sans fortune parce que, émule de Télémaque, il lui avait sauvé la vie de l'attaque d'un loup furieux (d'où ce commentaire significatif : «*Il n'y a rien de si beau que ces sentiments-là, quand ce serait pour un roman*»), l'amitié nouée avec le comte d'Orsan.

La forme pseudo-autobiographique, le roman à la première personne ayant l'avantage d'ôter au récit sa nature de fiction, et de le transformer en document mis directement sous les yeux du lecteur, lui donne une allure naturelle et une structure souple, comme on le constate dès le début : «*Je vis dans une campagne où je me suis retiré, et où mon loisir m'inspire un esprit de réflexion que je vais exercer sur les événements de ma vie. Je les écrirai du mieux que je pourrai ; chacun a sa façon de s'exprimer qui vient de sa façon de sentir.*» Tel est le projet du paysan parvenu, dont «*la façon de s'exprimer*» est celle du peuple. L'écart temporel et social entre celui qu'il fut (le héros) et celui qu'il est (le narrateur) autorise un regard amusé et complice sur soi-même, la mise au jour des roueries intimes, qui est retardée mais révélatrice d'une qualité innée.

Le narrateur élabore son récit devant nos yeux, va à la découverte de ses idées devant nous et avec nous, met dans son exposé la passion d'une conversation actuelle. Marivaux s'effaça derrière lui : un commentaire plaisant s'ajoutant au commentaire du narrateur aurait vidé celui-ci de sa réalité, et l'œuvre aurait alors été assimilable à un roman à la troisième personne. Comme il atténua la différence entre la narration rétrospective et l'action passée, il est parfois difficile de discerner qui parle, le héros dans sa jeunesse ou le narrateur devenu vieux ; la lucidité du narrateur futur se trouve déjà en puissance dans le héros jeune, et le narrateur, en se commentant, complète, précise, explicite, développe ce qu'il avait aperçu et formulé dès sa jeunesse, bien loin de se démentir et de dénoncer ses bévues.

Mais Marivaux ne disparut pas ; dans ce récit plein d'humour et de tendresse, il s'entend avec le lecteur par une connivence secrète aux dépens du narrateur, par une ironie imperceptible dont le principal mode d'expression est l'ambiguïté ; il laisse par son silence le lecteur embarrassé de savoir si le personnage qui parle est naïf ou roué, et si l'auteur n'est pas un pince-sans-rire.

La réflexion de Marianne : «*Peut-être devrais passer tout ce que je vous dis là ; mais je vais comme je puis, je n'ai garde de songer que je vous fais un livre, cela me jetterait dans un travail d'esprit dont je ne sortirais pas.*» (première partie) n'est-elle pas celle de Marivaux qui, lorsqu'il est romancier, se libère des contraintes qu'il s'impose en tant que dramaturge, laisse libre cours à sa facilité narrative, mais ne parvient pas non plus à terminer l'œuvre ?

Mais ce roman est plus bref et plus dense que «*La vie de Marianne*».

Intérêt documentaire

Jacob passant de son village champenois à un hôtel parisien, puis à l'appartement de dévotes, à la demeure d'une veuve de procureur, au logis d'un président, à un tribunal (scène presque identique à celui où Marianne comparaît devant un ministre), à la prison, à la Cour de Versailles, à la maison d'une entremetteuse, enfin, au lieu le plus élégant de Paris, le «*chauffoir*» du Théâtre-Français, traverse avec succès des milieux divers, paysans, peuple de Paris, domestiques, petits bourgeois, petite noblesse, haute bourgeoisie, haute noblesse, clergé, monde de la finance. Mais Marivaux ne chercha pas à reconstituer le tableau grouillant de la société tout entière tel qu'on le trouvait chez Lesage. Il se borna à l'échantillonnage nécessaire pour faire comprendre la psychologie du personnage principal et son destin.

Dans toutes ces couches sociales, Marivaux dénonce la cupidité, l'hypocrisie et le conformisme. Il se moque des dévotes : «*Toutes les dévotes [...] se dédommagent des péchés qu'elles ne font pas par le plaisir de savoir les péchés des autres ; c'est toujours autant de pris.*» (II). Il juge très sévèrement les «*grands*», sans songer pour cela à réhabiliter le peuple, brutal, grossier et envieux. Mais le financier et le paysan, lui-même futur financier, prennent la relève des vertus qu'a perdues l'aristocratie. Les honnêtes gens sont l'exception, et les âmes délicates se réunissent dans des cercles étroits.

Si son réalisme est souvent concret, il peignit rarement des scènes vulgaires.

Cette peinture est alerte et vive, pleine de relief et de vérité (celle de l'intérieur des vieilles filles est divertissante). Elle est l'occasion de multiplier les portraits, de montrer que le financier et le paysan,

lui-même futur financier, prenaient la relève des vertus qu'avait perdues l'aristocratie, de réfléchir sur la différence entre les pieux et les dévots.

Intérêt psychologique

Jacob est d'abord un «*gros brunet*», aux yeux vifs et au teint frais, un jeune paysan fruste, plein de bonne humeur, de franchise, de l'ardeur d'exister et de l'appétit de jouir, content de lui, dépourvu de scrupules excessifs, dont le mobile est le plaisir, et d'abord celui qu'offre la nourriture : «*C'est une chose admirable que la nourriture, lorsqu'on a du chagrin ; il est certain qu'elle met du calme dans l'esprit ; on ne saurait être bien triste pendant que l'estomac digère.*» (III), qui découvre aussi auprès de jolies femmes le plaisir de vivre, qui s'émerveille devant le monde ouvert à sa faculté de bonheur. Il a su garder intactes les ressources du sentiment comme celles du désir. Il a un esprit foncièrement honnête, mais, comme il ne possède rien, qu'il a appris chez son premier maître à juger le monde et à s'y mouvoir, il saisit toute occasion favorable de se faire une place au soleil, ne recule pas devant les situations équivoques, ne se préoccupe pas exagérément de scrupules ou de cas de conscience, jouit de tout ce que le destin peut lui apporter, s'entendant assez bien à chasser plusieurs lièvres à la fois, étant habile à utiliser, voire provoquer le hasard, sans vraiment savoir où il veut aller. Cependant, il reste étranger à l'argent comme à l'ambition («*C'est bien un plaisir que d'être riche ; mais ce n'est pas une gloire hormis pour les sots.*» [Troisième partie]), et il sait refuser le mariage avec Geneviève, l'emploi de M. d'Orville (mais sous l'effet que lui fait sa femme : «*Je songeais à être honnête et respectueux ; c'était tout ce que cet aimable visage me permettait d'être ; on n'est pas ce qu'on veut avec de certaines mines, il y en a qui vous en imposent.*» [IV]).

Il est doté d'une remarquable perception du caractère et des désirs d'autrui, en particulier lorsqu'il s'agit de dames seules et mûrissantes que le hasard place sur sa route, et auprès desquelles, dégrossi par la ville, il sait jouer de son charme rustique. Cependant, il raconte la navrante histoire de ses amours avec la vieille fille qu'est Mlle Habert avec une légèreté cruelle, le sourire aux lèvres, en se moquant des autres et de lui-même, faraud mais sans forfanterie. Dans d'autres scènes audacieuses, il est encore en tête à tête avec la femme d'un financier, une cuisinière, la femme d'un procureur, une femme du monde hypocrite et une autre qui étale sa «*grosse gorge*» et son goût des jeunes garçons. Comme il emploie les mêmes moyens pour nous enjôler, que sa franchise et sa bonhomie nous le rendent sympathique, nous ne lui tenons pas rigueur de sa morale facile.

Il ne cesse de faire part de ses expériences d'observateur ou d'acteur de la grande valse des cœurs, sans qu'on décide vraiment si son regard est celui d'un naïf, d'un pervers ou d'un habile moraliste s'absolvant de ses fautes à mesure qu'il les commet !

Marivaux marqua plusieurs fois les étapes de l'apprentissage que fait son personnage. Non l'apprentissage social, facile à deviner, mais l'apprentissage intérieur, celui de la connaissance de soi et de la sagesse, car il lui fallut se transformer sans se renier, en restant fidèle à lui-même. Mais ces notations sont trop rares ; le romancier montra plutôt des situations et des crises qu'une évolution. Et, comme le récit est inachevé, on voit mal comment ses aventures ont contribué à le former et à le mûrir. Le roman aurait pu trouver, dans la recherche et l'élaboration du «*moi*», dans les expériences par lesquelles passe un individu qui s'est découvert et est devenu lui-même, un thème dynamique unifiant.

La distance qui sépare le héros des années d'apprentissage et le narrateur actuel tend à se réduire et même à s'annuler, car le jeune rustre surpris par son ascension rapide est aussi sceptique que l'homme vieilli, tandis qu'en revanche l'homme vieilli souscrit avec sérieux à des jugements du jeune rustre qu'un ironiste devrait dénoncer comme des sophismes. Dans l'apaisement relatif du souvenir, les hasards dramatiques de l'existence ne s'annulent pas, non plus que les tentations de l'amour-propre ou du désir. Mais le narrateur, mûri par la vie, interprète lucidement des sentiments et des faits de conscience que, jeune, il n'avait su ni comprendre ni expliquer, tant il est vrai que, comme il le remarque, «*l'âme se raffine à mesure qu'elle se gâte*». Ce regard rétrospectif est animé d'une ironie qui est à la fois détachement et complicité : détachement, elle indique son recul par rapport à l'acteur, le progrès accompli par le héros pour qui ce qui était inavoué ou seulement à moitié aperçu étant devenu clair à la réflexion ; complicité, elle est le sourire indulgent d'un être remis en présence de sa

jeunesse, se reconnaissant et se continuant au déclin de sa vie. Sans l'ironie, la complaisance avec laquelle il parle de lui, et les nombreux compliments qu'il se décerne ou se fait décerner eussent été odieux et ridicules. Il est apparemment point trop malheureux, et même plutôt content de lui et du monde comme il va.

Mais cette voix si personnelle reste sans visage : comment le narrateur vit-il au moment où il parle? que fait-il de sa sagesse? La retraite semble pour lui un vide parfait où il est arrivé sans douleur ni débat, et dont il ne retire ni bonheur ni richesse intérieure. En effet, la sagesse finale qu'il a atteinte est bien décevante : elle est désillusion («*Il n'y a point de plaisir qui ne perde à être connu.*» [IV]), prudence, bonne conscience, goût du calme. Il connaît les êtres, mais on se demande s'il vit encore lui-même. Comme il écrit directement pour le public, et qu'il est tenu d'indiquer ses motifs, il invoque l'instruction d'autrui, et son amusement personnel. Il ne se justifie pas par le désir de mieux se connaître, d'examiner ce qu'il est devenu dans cette situation à la fois confortable et proche de la mort qu'est la retraite. Il serait ce qu'il est même s'il ne se racontait pas. Il ne fait qu'exercer par passe-temps un talent inné en lui qu'il a utilisé pendant toute sa vie, et, une dernière fois, il se donne l'occasion d'être satisfait de lui-même. Mais il le fait avec tant d'intelligence qu'on est aussi satisfait que lui.

Jacob est le plus ambigu des personnages de Marivaux, et il aurait sa place dans '*Les liaisons dangereuses*' de Laclos.

Mais il ne voulut nullement réduire son roman à l'analyse psychologique : elle est au centre, elle n'est pas tout. Elle n'eût pas réussi à fonder l'intérêt à elle seule, parce que la personnalité de Jacob, si fouillée et si vivante qu'elle soit dans le détail, est d'un dessin général trop peu vigoureux.

Intérêt philosophique

Jacob peut indiquer qu'il s'est donné pour but l'instruction d'autrui, car la leçon morale du '*Paysan parvenu*' est plusieurs fois soulignée, peut-être parce que les situations sont plus scabreuses que dans '*La vie de Marianne*'. Mais on peut considérer sa réussite comme foncièrement immorale, puisqu'il ne parvint que par les femmes, qu'à sa ferveur, à sa fièvre de liberté, sont sacrifiés avec désinvolture la morale et tout le code social de l'amour.

Marivaux posa ouvertement les questions brûlantes de la progression sociale, du mérite individuel et des barrières de classe qui structuraient la France du XVIIIe siècle. À travers son personnage, il se demande si on peut se raffiner sans se corrompre, séduire sans être trompeur, s'enrichir sans être injuste et parvenir sans être intrigant.

S'il fit dire à son héros, alors jeune valet s'adressant à son maître avec un certain aplomb : «*Prenez [supposez] que je sois vous et que vous soyez moi.*», il ne lui fit pas prêcher la révolte, car, pour le paysan parvenu, en connaissant les mauvais penchants des êtres humains et en se connaissant soi-même, on peut s'accommoder du mal, et faire un bon usage des défauts de soi et d'autrui.

Le roman invite donc à un optimisme, sans illusion ni naïveté, ambigu autant qu'on voudra, mais d'évidence dépourvu de toute noirceur tragique, constant et distant à la fois.

Destinée de l'œuvre

Les quatre premières parties parurent en 1734 ; la cinquième en 1735.

La critique fut assez sévère, reprochant à l'auteur le choix de son sujet et de son personnage principal.

Mais le roman connut un large succès public, un succès européen même, attesté par une demi-douzaine de traductions et de nombreuses rééditions. Et cela entraîna d'abord la composition d'une conclusion du roman adroitement pastichée par endroits, qui a des pages que Marivaux n'aurait pas désavouées, mais dans l'ensemble est touffue à l'excès, accumulant les péripéties les plus extraordinaires et les coïncidences les plus incroyables. Puis, tout au long du siècle, se perpétua toute une mode d'histoires analogues : '*La paysanne parvenue ou Les mémoires de Mme la marquise de M*** V****' du chevalier de Mouhy qui s'inspira, jusqu'au pastiche, à la fois du '*Paysan parvenu*' (dont

il retint, outre le titre, son thème essentiel : celui de la mésalliance assumée) et de *“La vie de Marianne”*, *“Le paysan gentilhomme”*, *“Jeannette seconde, ou La nouvelle paysanne parvenue”*, *“Le paysan perversi”* et *“La paysanne perversie”* de Restif de la Bretonne, et même *“Le philosophe parvenu”*. Son influence est reconnaissable encore dans le choix de sujets similaires par d'autres romanciers de l'époque, dans leur manière de traiter des «tableaux de la société» et par l'accent que, dans leurs romans, des auteurs comme Fielding (*“Tom Jones”*, *“Joseph Andrew”*), Balzac ou Stendhal (son Julien Sorel peut être rapproché de Jacob), mirent sur l'«éducation sentimentale» du personnage masculin.

Mais le XIXe siècle plongea le roman dans l'oubli, jusqu'à l'édition critique de Frédéric Deloffre en 1959.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)